

T'AS PAS IDÉE DE COMME ON IRA  
NOUS SERONS  
LOIN. UNE MÊME LANGUE, UNE  
UN JOUR MÊME SOIF,  
UNE MÊME FAIM. PLUS BESOIN  
D'ÉTÉ DE PROMESSES OU  
DE DEMAIN. RESTERA SEULEMENT  
CÉCILE SCHÖULER SÉBASTIEN  
LE SOLEIL.



les éditions du Panseur



CÉCILE SCHOULER  
&  
SÉBASTIEN

NOUS SERONS  
UN JOUR  
D'ÉTÉ



DE LA MÊME AUTRICE :

*Comme une lanterne sur les ruines* (Le Panseur, 2025)

Photo de couverture :  
*L'art urbain* ©Sara Fraysse, 2025

#31

©LES ÉDITIONS DU PANSEUR, 2026

Dépôt légal : avril 2026

ISBN : 978-2-490834-31-0

[www.lepanseur.com](http://www.lepanseur.com)

*« Quand la vie lui parle de la mort,  
l'amour sourit »*

Jacques Prévert



## AVANT-PROPOS

Ce livre est un dialogue né il y a 30 ans et qui se poursuit encore aujourd'hui.

J'avais douze ans quand il a commencé, j'étais une collégienne muette et effacée. Sébastien, à peine plus âgé, était fugueur et tout aussi invisible. Nos échanges ont débuté en silence, sur un bout de trottoir. Dans la rue, on ne parle pas : on économise. Puis ces silences sont devenus des mots. Ceux de Prévert d'abord, dont la lecture nous a appris à balbutier, et ceux que nous avons ensuite écrits ensemble. Ne trouvant aucune place, nous avons pris la langue, nous créant un lieu où exister. Cette *Parole*, nous l'avons tenue jusqu'à la mort de Sébastien, à l'âge de 15 ans\*.

*Des mots calcinés sur des trottoirs en feu.  
Tisons de dire. Encre et amarre pour exilé.*

---

\* *Comme une lanterne sur les ruines* raconte cette rencontre et leur vie partagée jusqu'à la mort de Sébastien par overdose.

Sébastien écrivait partout. C'est le privilège de ceux qui n'ont nulle part. Il n'avait pas de cahier, mais des morceaux de n'importe quoi qu'il remplissait pendant ses heures de manche ou entre deux clients, la nuit. Ce qui reste de lui tient sur les feuilles froissées et les pages de livres arrachées que j'ai gardées. Ce sont des éclats jetés dans l'urgence du manque ou dans le flash d'un fix d'héroïne. Des pages écrites aux yeux de tous et au regard de personne. Pour moi, les bribes d'une conversation qui ne s'est jamais terminée.

*Je suis dans l'espace vide entre les mots. Dans ce bleu à l'âme si léger qu'il me filigrane tout entier. Une langue sans organe, un dire sans geste, un soi sans garrot.*

Ses textes sont rapportés ici en italique, vous les trouverez sur les pages de droite.

Ils sont tels qu'il les a écrits entre ses quatorze et quinze ans. Seul un travail de correction orthographique a été effectué. S'il reste des maladresses, j'en rougirai pour lui.

*Chaque mot doit être une gangrène qui ronge la réalité jusqu'à sa trame. Derrière le squelette d'une syllabe à qui l'on a tout donné,*



*il faut trouver son bégaiement. Le Verbe ne peut se faire chair que dans l'arrachement.*

Ce que Sébastien avait à dire ne tient pas dans une histoire. Pour qu'il soit entendu, je lui prête la mienne – la nôtre depuis trente ans.

Face à face, nos mots se mêlent et nos voix s'entrelacent, s'affrontent et se trouvent comme elles l'ont toujours fait.

*Écrire, c'est serrer la vie dans ses bras. La vie au plus près. Comme un tas d'os qui entaille et saigne à la même plaie. Peau de chagrin pour moucher notre histoire, habiller ce qui peut encore être aimé.*

De ce dialogue émerge le canevas d'un radeau reliant les deux rives. Je n'ai jamais connu d'embarcation plus frêle, mais je ne doute pas un instant d'elle car je suis sûre d'une chose : l'amour ne fait pas les veuves, il fait les descendances – et ce qui ne se transmet pas nous ampute indéfiniment.

Cécile Schouler



## LARMES VERTES ET GRAINS DE SABLE

C'est un parking à ciel ouvert, perché tout en haut de la ville. Un territoire secret, coincé entre les pierres grises d'un lycée où nous n'irons jamais et des remparts cernés de vide.

On y accède par une seule rue, à l'ombre le jour et déserte la nuit. On peut aussi y grimper à pied, en suivant un jardin fait de sentiers pentus et de caryatides. C'est par là que je passe.

La grille d'entrée est plus grande que moi. Avec ses volutes de rouille et de toiles d'araignées, elle mène à notre royaume. Je me sentais toujours princesse quand tu t'effaçais devant moi pour que j'entre la première.

Là, je suis seule.

Dos contre la grille, j'appuie de tout mon poids pour l'ouvrir. Je dérape sur les cailloux. Je peste, m'énervé. La grille finit par céder dans un couinement sec et métallique qui pourrait réveiller tout le quartier, mais je sais que les gens ne se réveillent jamais.

*J'envie leurs volets baissés.  
Moi qui rêve de dormir, je ne dors jamais.  
Je n'ai pas de quoi payer. Le marchand de sable  
aussi attend sa monnaie.  
Des plages de silence, je n'écope que des grains qui  
m'écorchent et empêchent mes yeux de se fermer.*

Chaque nuit, je continue de faire le mur pour venir ici. C'est sur ce parking qu'on se retrouvait pour attendre tes clients. C'était un drôle de métier, mais le seul qui voulait de toi.

On y passait des heures. Parfois à en mourir. Mais ils finissaient toujours par venir et nous par continuer.

Aujourd'hui, je sais que ça n'arrivera plus, pourtant je sursaute au moindre bruit de voiture. Je n'ai pas peur d'eux, mais de ce que leurs mains ne tiennent plus.

*Chaque nuit, des mains m'agitent et me  
retournent, comme on secoue une boule à neige.  
Je poudroie un instant, mémoire en cendres, aux  
contours de ma vitre, avant de retomber blanc  
et froid sur un décor que je ne reconnais plus.  
La buée que j'expire me cache ce que je suis. Je  
cherche, à tâtons, la bulle d'air enfermée avec moi  
dans le verre.  
Un jour viendra où le dôme se brisera, faisant de  
moi un éclat translucide perçant sous l'oubli, au  
cœur de la tempête.*

Ce sont leurs mains, par dizaines, qui ont fait entrer trop de neige dans tes veines. Elles ont rampé comme des fissures le long de ta vitre et l'ont fait exploser sans bruit.

Toi qui te tenais loin du monde, tu es désormais partout. Je devrais être heureuse, mais *partout*, c'est trop grand pour moi, je me perds à te suivre. Je préfère t'attendre ici, avec nos arbres pour me tenir compagnie.

Tu te souviens ? On s'était amusés à leur donner des noms, comme on s'invente des amis. Pour que quelque chose réponde présent même dans le silence de ce parking. La Duchesse, le Gros Albert, le Pentu...



*On nomme les choses pour que les choses nous  
nomment.*

*Chaque nom qu'on prononce ne s'épelle qu'avec  
nos lettres.*

*Quand on croit dire l'autre, on ne dit que soi.*

*On se cherche dans un écho qui ne répond que de  
nous.*

Tu savais que c'était idiot, mais tu prenais quand même le temps de saluer nos arbres chaque nuit. Slalomant entre leurs troncs, tu avais un mot pour chacun. Tu étais plein de manies pour faire le monde moins silencieux, comme en ont les grands-mères qui bichonnent leur chien et leur glissent un nœud entre les oreilles. Le ridicule est souvent une façon élégante de cacher la misère.

Aujourd'hui, j'essaie de t'imiter et de me souvenir des endroits où tu posais tes mains. Je voudrais retrouver nos gestes, même à rebours, pour m'y glisser tout entière. Tu me dépassais de cinq centimètres, alors je triche en marchant sur la pointe des pieds. Je danse sur des vertiges aussi ridicules que des chiots à sa mémé. Le nœud que j'ai attaché à ta mémoire me brûle les mains. Je ne sens plus rien sous la pulpe de mes doigts. Le temps n'écorce plus.

*On ne sait pas combien il faut aimer l'autre quand on est en train de l'aimer.*

*On s'émerveille, on se tétanise d'à peine le frôler et on croit que ça suffit. Mais on ne sait pas combien on se trompe. Combien le bonheur est trop petit pour y sauver sa peau.*

Ma peau s'écorche sur les arbres. Ils ne veulent pas te rendre. Ils ne veulent pas de ma Cène : ils sont pourtant treize. Je ne sais pas lequel a trahi, mais tous me croient coupable.

Treize, c'est l'âge que j'ai aussi, mais c'est trop court pour se pendre.

*Les arbres ont replié leurs branches.  
Ils n'y étendent plus leurs lendemains.  
Le soleil ne sèche plus leurs peurs pour en faire de  
grandes voiles.  
Ils laissent pendre jusqu'au sol les larmes d'hier.  
Encore vertes de sel et de promesses.  
Des rêves d'autre part sur lesquels pissent les  
chiens de mon espèce.*

Je sais pourquoi les arbres me boudent : personne n'aime ceux qui restent. Ils auraient préféré te suivre. Moi aussi.

J'ai cru que l'église nous aiderait à te rejoindre.

La nuit, avec son clocher à hauteur des remparts, elle brille comme une lanterne. Si proche qu'on pourrait la toucher.

J'ai cru qu'en crochetant sa lumière avec une lime à ongles volée à ma mère, je pourrais atteindre un ciel où te retrouver.

Mais je n'ai pas su voler si loin.

Ça m'a juste laissé une marque, comme lorsque je laisse l'élastique de mes cheveux toute la nuit sur mon poignet.

*Tes cheveux, c'est mon oreiller.  
Deux boucles, une à chaque doigt, pour que même  
dans le sommeil on ne se perde pas.*

Je demande pardon aux arbres en leur offrant tes poèmes. Depuis trois nuits, je te grave sur leurs troncs comme on dessine une passerelle.

Je crois que ça leur plait. En tout cas, ils se laissent faire et leur chair est plus tendre pour ma lame. Je fais sauter l'écorce noire et je recopie des bouts de toi que tu as laissés. Ils sont comme nous, trop lourds pour le ciel.

À la marge des châtaigniers, j'en fais ton premier livre. Une promesse.

Il a un goût de sève et d'écharde. Je m'y coupe à plusieurs reprises.



*Si écrire ne fait pas plein de trous dans la page,  
c'est que ça ne vaut pas un iota d'encre.  
Sous chaque mot, il faut une pierre à fendre.  
Une enclume de rage où forger sa langue.*